

**TAYLOR
JENKINS REID**

**LE RETOUR
DE CARRIE
SOTO**

roman




CHARLESTON

TAYLOR JENKINS REID

LE RETOUR DE CARRIE SOTO

New York, 1994.

Des tribunes de l'US Open, Carrie Soto, la plus grande joueuse de tennis de tous les temps, voit l'éblouissante Nicki Chan lui arracher son record mondial. À trente-sept ans, alors qu'elle a pris sa retraite depuis plusieurs années, Carrie reste une battante. Elle qui a tout sacrifié, entraînée par son père depuis l'âge de deux ans, prend une décision inédite : revenir dans la compétition et reconquérir son titre. Même si les médias la critiquent et qu'elle doit faire face à des propos sexistes et racistes. Même si son corps ne va plus aussi vite qu'avant. Et même si elle doit ravalier sa fierté pour s'entraîner avec l'homme à qui elle a failli ouvrir son cœur. Carrie a quelque chose à prouver avant de quitter le terrain pour toujours.

L'autrice culte de *Daisy Jones and the Six* et *Les Sept Maris d'Evelyn Hugo* nous offre l'aventure épique et bouleversante d'une championne décidée à trouver sa place au sein d'un univers impitoyable.

« Un roman plein de tendresse sur un père et sa fille,
athlètes iconiques et acharnés. »

Time

« Taylor Jenkins Reid écrit sur le jeu avec un sens aigu
du suspense, transformant un match de tennis
en un véritable page-turner, même pour les lecteurs
qui ne s'intéressent pas au sport. »

Kirkus Review

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

ISBN : 978-2-38529-444-1



9 782385 294441

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Photographie : Jerome Tisne/Getty
Images - dwph/Shutterstock
Design : Sarah Horgan
Adaptation : Raphaëlle Faguer



FABRIQUE
EN FRANCE



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE RETOUR
DE CARRIE SOTO

Titre original : *Carrie Soto Is Back*

Copyright © 2022 par Rabbit Reid, Inc.

Première publication en langue anglaise par Ballantine Books, une marque des éditions Random House, un département de Penguin Random House LLC

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-444-1

Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston)!

Taylor Jenkins Reid

LE RETOUR
DE CARRIE SOTO

Roman

*Traduit de l'anglais
par Typhaine Ducellier*


CHARLESTON

*À Brad Mendelsohn, le meilleur mentor
dont j'aurais pu rêver.*

CHAN CONTRE CORTEZ

US Open, septembre 1994

LE TRAVAIL DE TOUTE MA VIE repose sur l'issue de ce match.

Mon père Javier et moi sommes assis au centre du premier rang du stade de Flushing Meadows, juste au bord de la ligne de touche. Les juges sont postés de chaque côté du court, mains derrière le dos. Droit devant nous, l'arbitre surplombe la foule du haut de sa chaise. Les ramasseuses de balles sont accroupies, prêtes à courir d'une seconde à l'autre.

C'est le troisième set. Nicki Chan a remporté le premier et Ingrid Cortez a arraché de justesse le deuxième. Ce dernier déterminera la gagnante.

Mon père et moi – ainsi que les vingt mille autres personnes présentes dans le stade – observons Nicki Chan qui s'approche de la ligne de fond de court. Elle plie les genoux et se campe solidement sur ses jambes. Puis elle se hisse sur la pointe des pieds, lance la balle en

l'air et, d'un mouvement sec du poignet, envoie un service foudroyant à plus de deux cents kilomètres-heure en direction du revers d'Ingrid Cortez.

Cortez le retourne avec une puissance surprenante. La balle tombe pile à l'intérieur de la ligne. Nicki ne parvient pas à la rattraper. Point pour Cortez.

Je ferme les yeux et j'expire.

— *Cuidado*. Les objectifs épient nos réactions, m'avertit mon père à travers ses dents serrées.

Il porte l'un de ses innombrables panamas, ses cheveux bouclés argentés dépassant au niveau de la nuque.

— Papa, *tout le monde* épie nos réactions.

Nicki Chan a déjà gagné deux titres du Grand Chelem cette année, l'Open d'Australie et Roland-Garros. Si elle remporte ce match, elle égalera mon record de vingt titres du Grand Chelem en simple. Un record que j'ai établi en 1987, lorsque j'ai remporté Wimbledon pour la neuvième fois, m'imposant ainsi comme la plus grande joueuse de tennis de tous les temps.

Le style de jeu particulier de Nicki – culotté et bruyant, presque exclusivement concentré sur la ligne de fond, avec des services et des coups de fond de court d'une violence incroyable – lui a permis de dominer le tennis féminin ces cinq dernières années.

Lorsqu'elle a fait son arrivée sur le circuit de l'Association des joueuses de tennis à la fin des années 1980, je l'ai trouvée banale. Bonne sur terre battue, peut-être, mais je pouvais la battre facilement sur son terrain à Londres. Les choses ont changé après que j'ai pris ma retraite en 1989. Nicki a commencé à engranger les trophées à une vitesse alarmante. Aujourd'hui, elle me colle aux basques.

Ma mâchoire se contracte tandis que je la regarde jouer.

Mon père me lance un coup d'œil, placide.

— Ce que je veux dire, c'est que les photographes rêvent de prendre une photo de toi en colère, ou en train de soutenir son adversaire.

Je porte un haut noir sans manches et un jean. Des lunettes de soleil à monture écaille Oliver Peoples. J'ai les cheveux détachés. À bientôt trente-sept ans, je n'ai jamais été aussi en forme, à mon avis. Alors ils peuvent bien prendre autant de photos qu'ils veulent.

— Qu'est-ce que je t'ai toujours dit en championnat junior ?

— Aie toujours l'air impassible.

— *Exacto, hija.*

Ingrid Cortez est une joueuse espagnole de dix-sept ans qui a surpris presque tout le monde avec son ascension rapide au classement. Son style ressemble un peu à celui de Nicki (puissant, bruyant), mais elle utilise davantage la théorie des angles. Sur le court, elle est étonnamment émotive. Elle décoche un ace assassin à Nicki et beugle de joie.

— Tu sais, peut-être que c'est Cortez qui va l'arrêter. Mon père secoue la tête.

— *Lo dudo.*

Il remue à peine les lèvres quand il parle et son œil évite sciemment les objectifs. Je suis certaine que, demain matin, il ouvrira le journal et parcourra les pages sport en quête de sa photo. Il se sourira à lui-même en constatant qu'il est des plus séduisants. Même s'il a perdu du poids plus tôt dans l'année à cause des traitements de chimiothérapie, il est guéri à présent. Le cancer n'est plus là, il a retrouvé la forme. Il a bonne mine.

Alors que le soleil cogne, je lui tends un tube de crème solaire. Il plisse les yeux et secoue la tête, comme si c'était insultant pour lui autant que pour moi.

— Cortez a joué un bon set, mais Nicki garde ses forces pour le troisième.

Mon pouls s'accélère. Nicki remporte trois balles de suite et le point. On en est à 3 partout dans le troisième set.

Mon père se tourne vers moi et baisse ses lunettes afin que je puisse voir ses yeux.

— *Entonces*, qu'est-ce que tu vas faire ? demande-t-il.

Je détourne le regard.

— Je ne sais pas.

Il remonte ses lunettes et reporte son attention sur le court avec un petit hochement de tête.

— Si tu ne fais rien, alors, c'est ça que tu fais. Rien.

— *Sí, papá*, j'ai compris.

Nicki sert long. Cortez court et se précipite pour rattraper la balle sur la montée, mais elle vole dans le filet.

Je regarde mon père. Il fronce légèrement les sourcils.

Dans le box des joueuses, l'entraîneur de Cortez est assis sur son siège, penché en avant, visage entre les mains.

Nicki n'a pas d'entraîneur. Elle s'est séparée du dernier presque trois ans plus tôt et a depuis accumulé six Chelems sans les conseils de personne.

Mon père se moque souvent des joueurs qui n'ont personne pour les entraîner. Mais avec Nicki, il semble s'abstenir de porter un jugement.

Cortez est penchée en avant, une main sur la hanche, tentant de reprendre son souffle. Nicki ne lâche rien. Elle sert de nouveau. Cortez part en courant, mais rate la balle.

Nicki sourit.

Je connais ce sourire. J'ai été à sa place.

Sur le point suivant, Nicki remporte le jeu.

— Bon sang, dis-je au moment du changement de côté.

Mon père hausse les sourcils.

— Cortez flanche dès qu'elle ne contrôle pas le court, et Nicki le sait.

— Nicki a de la puissance. Mais elle est aussi très, très modulable. Quand on joue avec elle, on joue avec quelqu'un qui s'adapte à la seconde et ajuste son jeu en fonction de la faiblesse spécifique de son adversaire.

Mon père acquiesce.

— Chaque joueur a un point faible, ajouté-je. Et Nicki est très douée pour le trouver.

— C'est vrai, approuve-t-il.

— Alors, quel est le sien ?

Mon père réprime un sourire à présent. Il boit une gorgée de sa boisson.

— Quoi ?

— Rien, dit mon père.

— Je n'ai pas pris ma décision.

— D'accord.

Les deux joueuses reviennent sur le court.

— Nicki est juste un peu trop lente, observé-je en la regardant se diriger vers la ligne de fond de court. Elle est très puissante, mais elle n'est pas rapide, que ce soit dans son jeu de jambes ou dans sa sélection. Elle n'est pas aussi rapide que Cortez, même aujourd'hui. Mais surtout, elle n'est pas aussi rapide que Moretti, Antonovich, ou même Perez.

— Ou toi, ajoute mon père. Actuellement, aucune joueuse n'est aussi rapide que tu l'étais. Pas juste sur tes pieds, mais dans ta tête, *también*.

Je hoche la tête.

Il continue :

— Je parle de se mettre en position, lancer la balle en l'air tôt, prendre son temps afin d'empêcher Nicki de la renvoyer avec cette force. Personne sur le circuit ne fait ça. Pas comme tu le faisais.

— Il faudrait que je l'égale en termes de puissance, néanmoins. Tout en parvenant à maintenir ma vitesse.

— Ce qui ne sera pas facile.

— Pas à mon âge et pas avec mon genou. Je ne peux plus sauter comme avant.

— *Es verdad*, admet mon père. Ça te prendra tout ce que tu as à donner.

— *Si c'est ce que je décide.*

Mon père lève les yeux au ciel, pour ensuite s'accrocher bien vite un faux sourire sur le visage.

Je ris.

— Franchement, qu'est-ce que ça peut faire si on te photographie en train de froncer les sourcils ?

— Je te fiche la paix. Tu me fiches la paix. ¿*Vale, hija?*

Je ris de nouveau.

— *Vale, papá.*

Nicki remporte le point suivant aussi. Encore un et c'est fini. Elle égalera mon record.

Mes tempes commencent à pulser tandis que je visualise la scène. Cortez ne va pas arrêter Nicki Chan, pas aujourd'hui. Et je suis coincée sur ce maudit siège. Je dois rester assise là et regarder Nicki récolter tout ce pour quoi j'ai travaillé.

— Qui va m'entraîner ? demandé-je. Toi ?

Mon père ne me regarde pas, mais je vois ses épaules se raidir. Il prend une respiration, choisit ses mots.

— C'est à toi de répondre à cette question, finit-il par déclarer. Ce n'est pas à moi de choisir à ta place.

— Alors quoi ? J'appelle Lars ?

— Tu fais ce que tu veux, *pichona*. C'est comme ça que font les adultes.

Il va m'obliger à le supplier. Et c'est mérité.

Cortez se plie en quatre sur le court, mais elle est fatiguée. Ça se voit à la façon dont ses jambes tremblent

quand elle est immobile. Elle envoie un retour dans le filet. 30-0.

Bordel.

J'observe la foule. Les gens sont penchés en avant, certains tapotent du bout des doigts. Chaque personne semble respirer un peu plus vite. Je ne peux qu'imaginer ce que racontent les commentateurs sportifs.

Les spectateurs assis autour de nous nous regardent du coin de l'œil, mon père et moi. Ils guettent ma réaction. Je commence à avoir l'impression d'être en cage.

— Si je le fais... je veux que ce soit toi qui m'entraînes, dis-je doucement. Voilà ce que j'essaie de dire, papa.

Il me fixe tandis que Cortez arrache un point à Nicki. Le public retient son souffle, impatient de voir l'histoire s'écrire devant ses yeux. Je le serais aussi, si ce n'était pas *mon* histoire qui se jouait.

— Tu en es sûre, *hija* ? Je ne suis plus l'homme que j'étais. Je n'ai plus... l'endurance que j'avais dans le temps.

— On est deux. Tu entraînerais une *has been*.

Le score est de 40-15. C'est le point de la victoire pour Nicki.

— J'entraînerais la plus grande joueuse de tous les temps, corrige mon père.

Il se tourne vers moi et me prend la main. J'ai bientôt quarante ans et pourtant, mes mains restent minuscules à côté des siennes. Et, exactement comme quand j'étais enfant, elles sont chaudes et rêches et fortes. Lorsqu'il serre ma paume, je me sens toute petite, comme si j'étais à jamais une enfant et lui ce géant face auquel il me faut lever la tête pour croiser son regard.

Nicki sert. J'inspire.

— Alors, tu es d'accord ?

Cortez retourne le service.

— C'est possible qu'on perde... avec fracas. Qu'on prouve à tout le monde que la Masse d'armes n'arrive plus à écraser quoi que ce soit. Ils adoreraient ça. Non seulement je perds mon record, mais je salis aussi mon héritage. Ça pourrait tout gâcher...

Nicki effectue un coup de fond de court.

Mon père secoue la tête.

— On ne peut pas tout gâcher. Car le tennis n'est pas tout, *pichona*.

Je ne suis pas sûre d'être d'accord avec lui.

Cortez renvoie la balle.

— N'empêche. Il faudrait qu'on travaille plus dur que jamais. Est-ce que tu es prêt pour ça ?

— Ce serait l'honneur de toute une vie, répond mon père.

Je vois que des larmes lui montent aux yeux et je m'empêche de détourner le regard. Il serre ma main plus fort.

— Si je t'entraîne de nouveau, *pichona*, je mourrai heureux.

J'essaie de desserrer l'étau qui enlace tendrement ma poitrine.

— Alors c'est décidé.

Un sourire apparaît sur le visage de mon père.

Nicki lobe la balle. Elle décrit un arc dans les airs, lentement. Le stade la regarde s'élever, puis entamer sa redescende.

— On dirait bien que je mets un terme à ma retraite.

La balle semble retomber derrière la ligne. Si c'est le cas, Cortez ne fait que retarder la défaite.

Mon père passe un bras autour de moi et me serre fort. J'arrive à peine à respirer.

— Je n'ai jamais été aussi fier, ma chérie, murmure-t-il en espagnol à mon oreille.

Puis il me lâche.

La balle atterrit pile à l'intérieur de la ligne. La foule garde le silence tandis qu'elle rebondit, vite et haut. Cortez a déjà reculé, croyant que ce serait une frappe longue, et il est trop tard maintenant. Impossible de la renvoyer. Elle se lance en avant et rate son coup.

Il n'y a pas un bruit pendant une demi-seconde, puis le rugissement éclate.

Nicki Chan vient de remporter l'US Open.

Cortez s'écroule au sol. Nicki lève les poings en l'air. Mon père et moi sourions. Nous sommes prêts.

LA PREMIÈRE FOIS

1955-1965

MON PÈRE A QUITTÉ BUENOS AIRES pour les États-Unis à l'âge de vingt-sept ans. C'était un excellent joueur de tennis en Argentine, qui avait remporté treize championnats en onze ans de carrière. On le surnommait « Javier le jaguar ». Il était gracieux, mais létal.

Mais de son propre aveu, il était trop raide au niveau des genoux. Il sautait trop haut et ne se réceptionnait pas toujours correctement. À l'approche de ses trente ans, il savait que son corps ne tiendrait plus très longtemps. Il a pris sa retraite en 1953 – un sujet qui, chaque fois qu'il l'abordait avec moi, le crispait pour finalement le pousser à quitter la pièce. Peu après, il a échafaudé le projet de venir aux États-Unis.

À Miami, il a décroché un travail dans un club de tennis huppé en tant que renvoyeur, disponible toute la journée pour jouer avec n'importe quel membre souhaitant faire un match. Normalement, c'était un job d'été réservé aux étudiants, mais il s'en acquittait avec la

même concentration que lorsqu'il était en compétition. Comme il se plaisait à le répéter : « Je ne sais pas jouer au tennis sans y mettre tout mon cœur. »

Il n'a pas fallu longtemps avant que les gens lui demandent des cours particuliers. Il était connu pour son amour de la forme, son haut niveau d'exigence, et sa capacité à faire remporter des matchs à quiconque l'écoutait.

En 1956, il recevait des propositions pour travailler en tant que professeur dans tout le pays. C'est comme ça qu'il a atterri au club de tennis de Palm à Los Angeles, où il a rencontré ma mère, Alicia. Elle était danseuse et enseignait la valse et le fox-trot aux membres du club.

Ma mère était grande et se grandissait davantage encore avec les talons de dix centimètres qu'elle portait partout où elle allait. Elle marchait lentement, avec détermination, et regardait toujours les gens dans les yeux. Et c'était difficile de la faire rire, mais quand ça arrivait, son rire était si fort qu'il traversait les murs.

Lors de leur premier rendez-vous, elle a dit à mon père qu'elle pensait qu'il ne jurait que par le tennis.

— C'est une chose qu'il va bientôt falloir dépasser, Javier. Autrement, comment seras-tu une personne équilibrée ?

Mon père lui a répondu qu'elle était folle. Que c'était le tennis qui faisait de lui une personne équilibrée.

La réponse de ma mère a été :

— Ah, alors tu es têtue, aussi.

Le lendemain, il s'est quand même présenté à la fin de son cours avec un bouquet de roses rouges. Elle les a prises et l'a remercié, mais il a remarqué qu'elle ne les sentait pas avant de les poser. Mon père a eu l'impression que si, de son côté, il n'avait que rarement offert des fleurs au cours de sa vie, ma mère, elle, avait dû en recevoir de la part de dizaines d'hommes pleins d'espoir.

— Est-ce que tu veux bien m'apprendre le tango ?

Elle l'a regardé en biais, ne croyant pas un instant que cet Argentin n'avait aucune connaissance en la matière. Mais ensuite, elle a mis une main sur son épaule, a levé l'autre main et a répondu :

— D'accord.

Il a pris sa main dans la sienne et elle lui a appris à guider une partenaire sur la piste.

Mon père raconte qu'il n'arrivait pas à la quitter des yeux, qu'il était émerveillé par la facilité avec laquelle il glissait avec elle à travers la pièce.

Lorsqu'ils sont arrivés au bout de la piste, mon père l'a penchée en arrière et elle lui a souri.

— Javier, c'est là que tu m'embrasses, lui a-t-elle indiqué avec une certaine impatience.

En quelques mois, il l'avait convaincue de l'épouser. Il lui a dit qu'il avait de grands projets pour eux. Et ma mère lui a répondu que ses rêves étaient les siens. Elle n'avait pas besoin de grand-chose à part lui.

Le soir où ma mère lui a annoncé qu'elle était enceinte, elle s'est assise sur ses genoux dans leur appartement de Santa Monica et lui a demandé s'il sentait qu'il portait le poids de deux personnes. Il lui a souri et ses yeux se sont remplis de larmes. Puis il lui a affirmé qu'il sentait dans ses tripes que j'étais un garçon, et que je serais un bien meilleur joueur de tennis que lui.

Quand j'étais bébé, mon père apportait une chaise haute sur les courts afin que je le regarde jouer. Il affirme que je me tordais le cou dans tous les sens pour suivre la balle. Apparemment, ma mère venait parfois et m'extirpait de mon perchoir pour me mettre à l'ombre ou me donner à manger, mais je pleurais jusqu'à ce qu'elle me ramène sur le court.

Mon père adore raconter l'histoire du jour où, alors que j'étais encore toute petite, il m'a mis une raquette dans la main pour la première fois. Il m'a doucement lancé la balle et il jure qu'en ce grand jour, j'ai réussi à taper dedans et à la renvoyer.

Il est rentré à la maison en courant, avec moi sur le dos, pour l'annoncer à ma mère. Elle lui a souri et a continué à préparer le dîner.

— Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

Ma mère a ri.

— Que notre fille aime le tennis ? Bien sûr, qu'elle aime le tennis ! Tu ne lui montres rien d'autre que ça.

— Ça équivaut à dire qu'Achille était un grand guerrier simplement parce qu'il a vécu en temps de guerre. Achille était un grand guerrier parce que c'était son *destin*.

— Je vois. Donc, Carolina est Achille ? a demandé ma mère avec un autre sourire. Et ça fait de toi un dieu, c'est ça ?

Mon père a balayé ses railleries d'un geste de la main.

— C'est sa destinée. C'est évident. Avec ta grâce et ma force, elle peut devenir la plus grande joueuse de tennis que la Terre ait jamais portée. Un jour, on racontera des histoires sur elle.

Ma mère a levé les yeux au ciel tout en commençant à servir le repas.

— Je préférerais qu'elle soit généreuse et heureuse.

Mon père s'est levé et a pris ma mère dans ses bras.

— Alicia. Personne ne raconte jamais d'histoires là-dessus.

Je ne me rappelle pas qu'on m'ait dit que ma mère était morte. Pas plus que je ne me souviens des funérailles, même si mon père assure que j'y étais. Apparemment,

ma mère était en train de préparer de la soupe quand elle s'est rendu compte que nous n'avions plus de coulis de tomates, alors elle a mis ses chaussures et m'a laissée avec mon père dans le garage pendant qu'il vidangeait la voiture.

En constatant qu'elle ne revenait pas, il est allé frapper chez nos voisins et leur a demandé de me garder pendant qu'il effectuait le tour du quartier.

Il a vu l'ambulance à quelques pâtés de maisons et son cœur s'est arrêté. Ma mère avait été renversée par une voiture alors qu'elle traversait la rue pour rentrer à la maison.

Après l'enterrement, mon père a refusé de mettre les pieds dans leur chambre. Il s'est mis à dormir dans le salon ; ses vêtements étaient dans un panier à côté de la télévision. Chaque fois que je faisais un mauvais rêve, je sortais de mon lit et allais directement jusqu'au canapé. Il était toujours là, avec la télé allumée qui grésillait tandis qu'il dormait.

Puis, un jour, la lumière a inondé le couloir. La porte de leur chambre était ouverte, la poussière qui s'était longuement accumulée n'était plus sur la poignée et toutes les affaires de ma mère étaient emballées dans des cartons. Ses robes, ses talons hauts, ses colliers, ses bagues. Même ses épingles à cheveux. Quelqu'un est venu à la maison et a tout emporté. Et puis c'était fini.

Il ne restait pas grand-chose d'elle, quasiment aucune preuve de son existence. Rien d'autre que quelques photos que j'avais trouvées dans le tiroir du haut de la commode de mon père. J'ai pris ma préférée et l'ai glissée sous mon oreiller. J'avais peur qu'autrement, elle disparaisse, elle aussi.

Après ça, mon père m'a raconté des anecdotes sur ma mère pendant quelque temps. Il me disait qu'elle

voulait que je sois *heureuse*. Qu'elle était *gentille* et *juste*. Mais il pleurait quand il me parlait d'elle, alors il n'a pas tardé à arrêter.

Aujourd'hui encore, le seul souvenir marquant que j'ai de ma mère est flou. Je suis incapable de faire la différence entre ce qui est réel et les détails que j'ai ajoutés avec le temps pour combler les trous.

Dans ma tête, je la vois dans la cuisine, devant la gazinière. Elle porte une robe bordeaux avec un motif, quelque chose comme des pois ou des petites fleurs. Je sais qu'elle a d'épais cheveux bouclés. Mon père m'appelle depuis une autre pièce, en utilisant le surnom qu'il me réservait à l'époque, « *guerrierita* ». Mais ensuite, ma mère secoue la tête et dit :

— Ne le laisse pas te traiter de guerrière... Tu es une reine.

La plupart du temps, je suis absolument certaine que tout ceci a vraiment eu lieu. Mais parfois, ça me semble tellement convenu que je me dis que j'ai dû rêver.

Ce dont je me souviens très nettement, en revanche, c'est du vide qu'elle a laissé derrière elle à la maison. L'impression qu'il y avait quelqu'un d'autre qui vivait là avant.

Mais désormais, il n'y avait plus que mon père et moi.

Dans mes premières réminiscences précises, je suis jeune, mais déjà agacée. Je suis agacée par les questions de toutes les autres filles. « Où est ta maman ? » « Pourquoi tu ne te peignes jamais ? » Agacée par l'insistance de la maîtresse pour que je parle anglais sans la moindre trace de l'accent de mon père. Agacée qu'on me dise de jouer plus gentiment à la récréation, quand tout ce dont je rêvais, c'était de faire la course ou d'essayer de monter le plus haut à la balançoire.

Je soupçonne que le problème vient du fait que j'étais déjà une gagnante. Mais j'étais incapable de comprendre pourquoi cela donnait *moins* envie aux autres de jouer avec moi et pas le contraire.

Ces souvenirs dans lesquels je tentais de me faire des amis s'accompagnaient tous du même sentiment de confusion : *Je fais quelque chose de mal et je ne sais pas ce que c'est.*

À la sortie de l'école, les autres élèves retrouvaient leur mère. Elles racontaient leurs journées à leur maman, se hérissaient quand celle-ci les serrait dans leurs bras, s'essuyaient la joue quand elle les embrassait.

J'aurais pu les observer pendant des heures. Où allaient-elles ensuite ? Est-ce qu'elles allaient manger une glace ? Est-ce qu'elles allaient faire les magasins ensemble pour acheter ces jolies troussees que certaines d'entre elles avaient ? Et où trouvaient-elles les nœuds qu'elles se mettaient dans les cheveux ?

Tandis qu'elles s'éloignaient, j'entreprenais sagement de parcourir à pied les deux pâtés de maisons qui me séparaient de mon père et des courts de tennis municipaux.

J'ai grandi sur les courts. Les courts municipaux après la classe, ceux du country club les week-ends et pendant l'été. J'ai grandi en jupe de tennis et queue-de-cheval. Assise à l'ombre au bord du terrain pendant que mon père finissait de donner un cours.

Il planait au-dessus du filet. Ses services étaient toujours fluides, ses coups de fond de court maîtrisés. Son adversaire, ou la personne à laquelle il enseignait, avait toujours l'air en plein naufrage en comparaison. Mon père régnait toujours en maître sur le terrain.

Avec le recul, je sais qu'il s'est sans doute senti stressé et seul pendant la majeure partie de mon enfance.

C'était un père célibataire veuf dans un pays qui n'était pas le sien, avec personne d'autre sur qui compter. Aujourd'hui, c'est évident qu'il était tellement tendu qu'il devait être constamment sur le point de craquer. Mais si ses journées étaient difficiles et ses nuits agitées, il était très doué pour me le cacher.

Le temps que je passais avec lui me faisait l'effet d'un cadeau que les autres enfants ne recevaient pas. Contrairement à eux, mon père et moi avions un *objectif*, nous travaillions dans un but qui avait du *sens*. J'allais être la meilleure.

Chaque jour après l'école, quand mon père en avait enfin fini avec ses cours, il se tournait vers moi.

— *Vamos*, disait-il. *Los fundamentos*.

À ces mots, j'attrapais ma raquette et le rejoignais au niveau de la ligne de fond de court.

— Jeu, set, match. Pourquoi dit-on ça ? me demandait mon père.

— Parce que, chaque fois qu'on joue, c'est un jeu. Il faut gagner le plus grand nombre de jeux pour remporter le set. Et ensuite, il faut gagner le plus grand nombre de sets pour remporter le match, récitais-je.

— Dans un jeu, le premier point est...

— Quinze. Puis trente. Puis quarante. Mais il faut gagner avec au moins deux points d'écart.

— Quand le score est de 40 partout, comment appelle-t-on ça ?

— 40A. Et si on est à 40A et qu'on remporte le point, on peut avoir l'avantage ou pas, en fonction de qui sert.

— Alors comment fait-on pour gagner ?

— Si on sert et qu'on a l'avantage, il faut remporter le point suivant pour remporter le jeu. Il faut gagner six jeux pour remporter un set, mais là aussi, il faut avoir

deux points d'écart. On ne peut pas simplement gagner un set 6-5.

— Et un match ?

— Les femmes jouent en trois sets, les hommes jouent souvent en cinq.

— Et zéro, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça ne veut rien dire.

— Non. Ça veut dire zéro point.

— D'accord. Zéro signifie qu'on n'a pas de point.

Une fois que j'avais bien répondu à toutes les questions, il me tapotait l'épaule. Puis on s'entraînait.

De nombreux entraîneurs innovent, mais ça n'a jamais été le style de mon père. Il croyait en la beauté et en la simplicité de faire comme on avait toujours fait, mais de le faire mieux que tout le monde.

— Si je m'étais engagé à respecter la forme autant que toi, *hijita*, je serais encore joueur professionnel, répétait-il toujours.

C'était l'une des rares occasions où je le soupçonnais de me raconter des bobards. Déjà à l'époque, je savais que peu de joueurs jouaient encore à un niveau professionnel passé trente ans.

— *Bueno, papá*, disais-je quand nous commençons nos exercices.

Toute mon enfance n'a été qu'exercices. Exercice après exercice après exercice. Services, balles de fond de court, jeu de jambes, volées. Services, balles de fond de court, jeu de jambes, volées. Encore et encore. Tous les jours après l'école, tous les week-ends, tout l'été. Mon père et moi. Toujours ensemble. Notre petit binôme. Fier entraîneur et élève modèle.

J'adorais qu'il existe une *bonne* et une *mauvaise* manière d'exécuter tous les éléments du jeu. Il y avait toujours quelque chose de concret à travailler, à perfectionner.

« *De nuevo*, ordonnait mon père quand je tentais pour la cinquantième fois de l'entraînement de parfaire mon service à plat. Je veux que tes deux bras montent à la même vitesse au même moment. »

« *De nuevo*, ordonnait-il en s'accroupissant pour que nos regards soient à la même hauteur quand je lui arrivais à la taille. Dans une position en appuis fixes, tu dois ramener ton pied arrière avant que ta raquette entre en contact avec la balle. »

« *De nuevo*, ordonnait-il en souriant. Garde ce lob pour un second service, *hijita*. ¿Entendido? »

Et chaque fois, que j'aie cinq ans, six ans, sept ans, huit ans, il recevait la même réponse : « *Sí, papá.* »

Sí, papá. Sí, papá. Sí, papá.

Avec le temps, mon père a commencé à saupoudrer ses « *de nuevo* » de « *excelente* ».

Chaque jour, je tentais d'obtenir ses « *excelente* ». J'en rêvais la nuit. Allongée dans mon lit, avec mes draps *Snoopy*, je fixais le cadre avec la photo de Rod Laver que j'avais supplié mon père de m'acheter, et je repassais mon jeu dans ma tête.

Bientôt, mes balles de fond de court sont devenues puissantes, mes volées précises, mes services assassins. J'étais une enfant de huit ans capable de servir depuis la ligne de fond et d'atteindre un carton de lait cent fois de suite.

Les gens qui passaient à côté du court devaient se croire très originaux quand ils m'appelaient « Mini Billie Jean King ». Je l'entendais dix fois par jour.

Puis mon père a introduit l'idée de stratégie.

— Beaucoup de joueurs gagnent les jeux qu'ils servent, disait mon père. *Díme por qué.*

— Parce que le service est le seul moment où un joueur contrôle la balle.

— ¿*Y qué más?*

— Si on sert correctement, on contrôle le service et le retour. Et même l'échange.

— *Exacto*. Tenir ton jeu quand tu sers, c'est la base de la stratégie.

— *Entiendo*.

— Mais la plupart des gens concentrent toute leur énergie sur le service. Ils travaillent tellement à le parfaire qu'ils oublient la partie la plus importante.

— Le retour.

— *Exacto*. Ton service est ta défense, mais tu peux *gagner* des jeux avec un bon retour. Si tu tiens tous les jeux que tu sers et que ton adversaire tient tous les siens, qui va gagner le set ?

— La première personne qui casse le jeu de service de l'autre.

— *Exacto*. Si tu casses le service de l'autre en un seul jeu, un seul, et qu'ensuite, tu tiens le tien, tu gagneras le set.

— Alors, il faut que je sois bonne au service et au retour.

— Il faut que tu sois ce qu'on appelle une « joueuse polyvalente ». Excellente au service, à la volée, en fond de court et en retour. Allez, on joue.

Il gagnait jour après jour, mais je continuais à essayer. Match après match, tous les soirs après l'école, parfois deux fois par week-end.

Jusqu'à un après-midi nuageux de janvier où l'air était un tout petit peu trop froid. Toute la journée, le ciel de Californie du Sud avait menacé de faire ce qu'il avait promis de ne presque jamais faire. Nous étions à égalité dans le premier set quand j'ai retourné deux services de suite avec des coups droits croisés si rapides que mon père n'a pas réussi à les rattraper.

Et pour la première fois de ma brève existence, j'ai cassé son service.

— *¡Excelente!* s'est-il exclamé.